

# Trump s'accroche, nous aussi : voici l'analyse la plus détaillée que vous aurez l'occasion de lire

**De l'économie au monde parallèle de QAnon, du protectionnisme racial au déni du Covid, en passant par l'influence des évangéliques, l'américaniste Sylvie Laurent revient sur tous les aspects du trumpisme dans ce (très) grand entretien. Asseyez-vous, tout y est.**

Par [Marie Lemonnier](#) publié le [15 novembre 2020 à 18h41](#)

Temps de lecture 35 min

*Si Joe Biden l'a emporté, impossible d'ignorer les 71,9 millions d'Américains qui ont exprimé leur soutien à Donald Trump. En effet, celui-ci a fait plus que résister, il a réussi à élargir sa base, de plus en plus fanatisée, et s'est montré déterminé à ne pas céder le pouvoir. Comment comprendre ce phénomène de fond qui vient profondément diviser l'Amérique ? Que recouvre-t-il ? Qu'annonce-t-il pour le futur des Etats-Unis, et peut-être pour le nôtre ?*

*Longtemps chercheuse associée à Harvard, affiliée à Stanford et enseignante à Sciences Po Paris, Sylvie Laurent est l'une de nos meilleures américanistes. Dans ce très long entretien, elle analyse avec brio le vote Trump, les raisons de sa résilience, de son attrait, auprès d'une majorité blanche mais aussi auprès d'une partie des minorités et des femmes, ainsi que la « rationalité alternative » dans laquelle semblent plongés ses supporters qui prient et défilent encore dans les rues pour sa victoire plus d'une semaine après que Joe Biden a été déclaré 46<sup>e</sup> président des Etats-Unis. « L'Amérique n'est pas prise d'une transe, elle vit une dérive fondamentaliste », explique l'historienne. Voyage en Trumpie.*

\*

**BibliObs.** *Après ces quatre années folles où les outrances l'ont disputé aux mensonges, comment expliquez-vous l'extraordinaire résilience du vote Trump, et plus spécifiquement le ralliement d'une partie des Hispaniques, des Noirs et des femmes blanches, qui constitue l'autre vraie surprise du scrutin ?*

**Sylvie Laurent.** Cette allégeance indéfectible de l'électorat de Trump est en effet la chose la plus marquante de cette élection. On a beaucoup répété, en particulier depuis ces derniers mois, que ce qui affaiblirait Donald Trump, c'était le fait que deux catégories de son électorat semblaient vouloir le quitter : plus précisément les Blancs avec un diplôme universitaire et les femmes des banlieues qui étaient censément plus progressistes et qui auraient été contrariées par l'espèce de délire masculiniste de Donald Trump, par ses propos outranciers etc. La première surprise des élections est donc l'extrême solidité et fidélité de sa base. Je rappellerai qu'à peu près 60 % des Blancs ont voté pour lui. Et je tiens à le dire et le redire, parce que j'entends beaucoup la petite musique autour des minorités qui auraient pu faire basculer

l'élection en faveur de Trump : la raison pour laquelle Donald Trump a été un temps aux portes de la victoire, c'est parce qu'une fois de plus, l'Amérique blanche s'est très majoritairement rangée derrière lui. Qu'un petit tiers des Hispaniques soient conservateurs n'est ni nouveau ni incompréhensible. Mais surtout, à l'échelle de l'élection, c'est un point marginal ! Même si en Floride, Joe Biden avait gagné la majorité des votes, voire tous les Cubains américains de Floride, Trump aurait quand même remporté cet Etat. Pourquoi ? Parce que la population blanche de Floride a choisi Donald Trump.

Gardons-nous des récits faciles : après avoir raconté que Trump avait été élu en 2016 grâce aux pauvres blancs, il serait aujourd'hui remis en selle par les Noirs et les Hispaniques ! Non, Arizona, Géorgie, Nevada, Californie... sont les plus grandes régions hispaniques du pays et elles ont résolument choisi Biden. L'hyper-attention médiatique sur des épiphénomènes, comme le fait que 15 à 20 % des hommes noirs aient voté pour Trump, ne doit pas nous faire oublier l'essentiel : l'extraordinaire participation des Hispaniques à ce scrutin, la détermination des Noirs à voter malgré les obstacles inouïs dressés sur leur route et leur soutien sans équivoque à Biden. En revanche, l'électorat de Trump en 2020 est blanc à 83 %, alors que les Blancs représentent 60 % de la population... La réalité, c'est que Donald Trump est plus que jamais le candidat de l'Amérique blanche, toutes classes sociales confondues.

## **Le rôle de l'idéologie patriarcale**

*Comment comprenez-vous que les femmes blanches aient à nouveau voté si massivement pour Donald Trump ? C'est à première vue un étonnant paradoxe.*

C'est une des questions les plus fascinantes de cette élection, mais elle m'amène aussi à aborder plus avant la question des hommes hispaniques et noirs qui ont voté pour Donald Trump et dont on fait grand cas. On a également parlé d'une proportion significative d'hommes homosexuels qui auraient voté pour lui.

Il y a un point commun. Dans tous ces cas, on se demande en effet comment il est possible que des membres d'un groupe minorisé, subalterne, puissent soutenir un candidat qui incarne à ce point le contraire de la bienveillance et du respect pour les communautés minoritaires ou pour les femmes. Et c'est là qu'il est utile d'avoir des sciences humaines et sociales pour le comprendre. Car les gens ne sont pas faits d'un bloc, ils sont composites, ils ont plusieurs sources d'intérêts et d'identifications. Ils sont aussi en prise avec leur désir de se conformer, d'adopter les normes majoritaires pour devenir légitimes. Nous sommes tous paradoxaux et dans un contexte de violence sociale, certains intériorisent les discours du pouvoir. Bourdieu parlait « *d'adhésion extorquée* ».

On sait ainsi, depuis une trentaine d'années, qu'à peu près entre un tiers et 40 % des Hispaniques sont farouchement conservateurs. Lorsque George Bush s'est présenté aux élections en 2000, 40 % des Hispaniques ont voté pour lui. Ces Hispaniques croient en la réussite individuelle, l'éthique du travail et la capacité du marché à les intégrer. Ils sont de surcroît catholiques ou évangéliques désormais pour une grande part d'entre eux ; ils sont attachés aux valeurs de la famille et opposés à l'avortement ; et ils ne sont pas spontanément favorables à des flots migratoires qui rendent leur assimilation à eux plus difficile. Plus prosaïquement, les Hispaniques du Texas qui (avec la Floride) ont le plus massivement voté Trump sont employés dans le complexe militaro-industriel de la frontière avec le Mexique. Les diatribes de Trump contre les Mexicains sont très concrètement leur gagne-pain.

Mais j'ajouterais un autre point qui me semble extrêmement important et qui n'a peut-être pas été suffisamment pris en considération, c'est le rôle de l'idéologie patriarcale. Donald Trump est une incarnation de la toute-puissance masculine. Il ne respecte pas les codes, les lois, les convenances, les conventions, il a même quelque chose de mussolinien dans l'idée de ce corps masculin qui se joue du virus et lui résiste. On ne peut nier la capacité très impressionnante qu'il a eue d'incarner la vitalité face au virus quand il l'a contracté, dans une forme de déni, avec une posture viriliste bravache consistant à expliquer que le Covid était moins fort que lui. Et je pense que cette incarnation du patriarcat tout-puissant a résonné dans des communautés extrêmement traditionnelles comme bien sûr les Evangéliques et les Catholiques traditionnalistes auxquels appartiennent certains Hispaniques. Car ce sont les hommes hispaniques, et non pas les femmes, ainsi qu'une petite minorité des hommes noirs, qui ont soutenu Donald Trump.

Il y a quelque chose à comprendre sur la façon dont la suprématie blanche telle qu'incarner par Donald Trump est sous-tendue par le masculinisme. Il a offert une espèce de réparation narcissique aux hommes, qui en période de crise économique, de confinement, de révolution des valeurs, se sentent diminués. Il est la puissance par procuration. Trump réaffirme la puissance masculine de celui qui ne se laissera abattre ni par les féministes ni par les minorités, ni par la pandémie, ni par la dépression économique. Il se présente comme le protecteur et le prophète d'une restauration.

### ***Mais concernant les électrices de Trump ?***

Les femmes elles aussi ont vu dans la figure de Donald Trump quelqu'un qui protégerait leur mode de vie des atteintes du progressisme. Il leur a promis que les banlieues ou les petites villes du pays profond resteraient fidèles à l'image d'Epinal, des lieux paisibles et conviviaux où la classe moyenne blanche pourrait élever ses enfants dans l'amour de la nation et des gens du cru, avec la possibilité de choisir une école religieuse, de ne pas se voir imposer des régulations environnementales ou bien trop d'impôts... Dans les dernières semaines de la campagne, Trump a prétendu que les démocrates « recouvreraient » cette *suburbia* (les banlieues) de logements sociaux (c'est-à-dire de non-blancs), si Biden était élu. Tout cet imaginaire, à la fois nostalgique et amer, parle à l'Amérique féminine traditionnelle blanche qui veut coûte que coûte préserver son statut. Ce dernier possède ses signes distinctifs, en premier lieu le quartier où l'on vit. Et le mot « liberté » préside à ce conservatisme fondamentaliste : Marjorie Greene, la nouvelle élue républicaine extrémiste du Congrès, clame même le slogan féministe « mon corps mon choix ! » pour justifier son refus de porter un masque !

Ce fondamentalisme religieux patriote, tel que Greene et Trump l'incarnent et qui est la base du parti républicain aujourd'hui, fournit par ailleurs aux femmes conservatrices une sorte de cadre. Cela peut paraître contre-intuitif, mais la famille traditionnelle, les valeurs du drapeau, de la Bible, les socialités locales, l'homme dont le travail nourrit la famille..., ce sont des codes rassurants pour une société américaine, qui, plus que les autres, a été balayée par les inégalités néolibérales – qui se sont de plus déployées sur un terreau raciste ancien. Les collectivités ont été émietées, les citoyens transformés en consommateurs et en individus sans attaches. La ville et sa diversité ont été construites comme de nouvelles Gomorrhe et on a inventé une ruralité qui résisterait aux vents contraires. Le tribalisme de Trump recréé un sentiment d'appartenance, l'allégeance à Fox News ou à la NRA rétablit des solidarités. Elles sont fondées sur l'exclusion des autres, se vivent sur un mode victimaire et défensif, mais ces Blancs se sentent membres d'un groupe. Ils ne sont plus une majorité neutre mais se

fantasment comme le peuple authentique, originel, solidaire et uni. Quand Trump dit à chacun quelle est sa place, qu'elle est naturelle mais menacée, une grande part des femmes blanches acquiescent. Cette assignation est une forme d'assurance que leur position au sein de la famille serait protégée et que ni le mariage homosexuel, ni l'arrivée des immigrés ou de Black Lives Matter ne remettrait en cause leur « monde connu ».

Ce que Donald Trump a proposé, c'est la préservation illusoire de cet ordre racial idéalisé, qu'il promettait de sécuriser par un mur symbolique contre les changements. Dans une grande période d'incertitude et de vulnérabilité, ce répertoire réactionnaire et néo-autoritaire a fonctionné. Avec la crise sanitaire, politique et psychologique que la deuxième vague meurtrière de l'épidémie est en train de provoquer, cette tentation autoritaire est certainement appelée à se renforcer.

## Pandémie et nécropolitique

*Les observateurs politiques avaient justement beaucoup dit que la gestion ou la non-gestion de la crise du Covid par Donald Trump, plaçant les Etats-Unis en tête des pays les plus touchés en nombre de morts, allait le pénaliser. Il semblerait qu'il n'en ait rien été.*

C'est une hypothèse, mais peut-être qu'on s'est trompé dans l'analyse du Covid. Je suis en train de me demander si au contraire, la crise du Covid ne lui a pas profité auprès des gens qui hésitaient à voter pour lui une seconde fois. Cette façon de dire « cette maladie n'existe pas », « regardez ce masque, je le prends, je le jette par terre et je le piétine », a été perçue par les gens comme une affirmation de puissance : non seulement Trump aurait le pouvoir de guérir les écrouelles [par référence à la croyance ancienne selon laquelle les monarques possédaient le pouvoir de guérir les ganglions tuberculeux par apposition des mains royales, NDLR] mais en refusant d'admettre la maladie, il a verbalisé un désir collectif de nier le danger et de refuser les entraves à la liberté que le virus imposait. Il a réussi à convaincre que l'ennemi n'était pas le virus mais le masque, que le premier avait été commandité par la Chine pour nuire à l'Amérique et que le second était un diktat imposé par une bureaucratie corrompue et des municipalités démocrates hostiles aux bons patriotes.

Sa responsabilité dans la catastrophe sanitaire américaine (on estime qu'il y aura 400 000 morts dès janvier) est considérable, c'est une nécropolitique dont il faudra établir le bilan.



Un mémorial pour les morts du Covid, à Washington.

## ***Comment le bilan économique de ces quatre années a-t-il pu peser sur le vote ?***

Pour tout vous dire, je ne pense pas que ni l'économie ni l'épidémie n'aient véritablement influé sur le scrutin. Ce fut un vote identitaire, le renouvellement ou non d'une allégeance au président Trump. On rationalise ensuite le scrutin en cherchant a posteriori des éléments objectifs. Par ailleurs, il n'y a rien de plus subjectif que l'appréciation de l'économie, solidement corrélée à votre affiliation partisane, aux Etats-Unis. Un sondage m'a ainsi sidérée : 43 % des Américains qui ont été interrogés quelques jours avant le vote disaient que pour eux l'économie se portait bien, voire très bien. Ce sont eux, bien plus que les chômeurs, employés exploités et prolétaires des services, qui ont voté républicain. D'ailleurs, quelle que soit la question posée sur le bilan de Trump, la proportion d'Américains satisfaits n'a à peu près jamais varié pendant ces quatre années de présidence : 42 %, quel que soit le cycle économique et social de son mandat. Il est monté à 48 % le jour du vote, parce que plus de gens se sont mobilisés, mais c'est le signe même que les facteurs conjoncturels ne jouent que marginalement. Mais parlons de l'économie puisque c'est un des arguments favoris de ses défenseurs.

Certes, le chômage américain a baissé en continu depuis 2012 et la courbe a continué après 2016. Mais rien n'est imputable à Trump. Lorsque le chômage et les taux d'intérêts sont structurellement bas, les salaires augmentent un peu, mais ce à quoi on a assisté en 2017 et 2018 ne fut qu'un infime rattrapage par rapport au pouvoir d'achat considérable perdu depuis trente ans et qu'Obama a en partie rétabli. Ce sont les politiques de la présidence précédente et surtout l'augmentation du salaire horaire à 15 \$ par des collectivités locales démocrates qui ont soutenu les employés à bas salaire depuis 2016. Trump s'est opposé à une telle augmentation du salaire minimum, que son principal conseiller économique appelle « une hérésie ». Il a démantelé le droit du travail, désindexé le calcul de la pauvreté à l'inflation et supprimé les programmes d'aides sociales (dont l'aide alimentaire aux familles les plus pauvres). Il a, de plus, présidé au plus grand transfert de richesse des classes moyennes et populaires vers les plus riches depuis Reagan. Sa réforme fiscale de 2017 est un cadeau inouï aux multinationales, une incitation aux délocalisations, et sa guerre commerciale avec la Chine a appauvri les fermiers et les travailleurs de l'industrie. Trump a créé moins d'emplois qu'Obama sur une période comparable. Malgré ses annonces tonitruantes, aucune usine n'est revenue ; dès avant le Covid, elles continuaient à fermer et les salaires stagnaient de nouveau. Mais parce que la perception de l'économie est très partisane, les sympathisants républicains ont pensé que Trump rendait effectivement l'Amérique « great again ». Les chiffres qu'il donnait de l'économie étaient faux, comme pour le reste, mais il a été un formidable marchand d'optimisme. Une lecture très cartésienne et chiffrée des données économiques a fait louper à beaucoup d'observateurs la subjectivité profonde des supporters de Trump, alors même qu'ils voyaient bien que ni le mur avec le Mexique ni le grand plan d'investissement dans les infrastructures, ni le plan de santé Trumpcare n'étaient des promesses tenues.

[John Ioannidis : « Trump perd, mais l'intolérance gagne »](#)

## **Le paradigme du « protectionnisme racial »**

***Si les promesses de Trump étaient du vent, le sentiment de déclassement, lui, est solidement ancré chez beaucoup de citoyens.***

Le sentiment du déclassement américain a un fondement empirique. Il y a quelques décennies, la puissance économique des Etats-Unis était dix fois supérieure à celle de la Chine. Lorsque

Obama est élu, elle est encore trois fois supérieure ; et en 2016, les deux nations sont à peu près au coude à coude. Reprendre l'ascendant, comme Trump l'a promis, et agiter le chiffon rouge de la guerre commerciale a donné l'illusion d'une flamboyance économique recouvrée. « L'économie » est devenue la métaphore un peu creuse dans laquelle chacun a projeté ses propres préoccupations. Et lorsqu'il s'est érigé en protecteur du business face aux impératifs sanitaires de confinement, la moitié des électeurs l'ont suivi dans cette affirmation dévoyée de souveraineté. Même si les gens savent qu'il y a un peu de méthode Coué là-dedans. Mais Trump est un personnage performatif : voir gesticuler cet homme tout-puissant console ceux qui souffrent de leur « impouvoir ».



Des soutiens de Donald Trump, dans le Minnesota, en novembre 2020.

Il faut bien comprendre qu'en l'absence de protection sociale, le fait de garder son emploi est devenu un enjeu vital : des millions d'Américains ont en effet été soulagés que Trump n'impose pas de confinement. Mais n'oublions pas que cette population exploitée et vulnérable est avant tout constituée des minorités raciales qui forment le cœur du prolétariat américain. Trump n'a écouté les plaintes que des travailleurs, patrons et artisans dont la voix était « légitime », patriote : les Blancs.

Son supposé populisme est ainsi décliné dans un grand paradigme du « protectionnisme racial », que je développe dans mon livre « Pauvre petit blanc ». Pour cette partie de l'Amérique blanche qui a voté pour Trump, qui continue à penser qu'il est *leur* président et qu'on leur a confisqué le vote, la restauration de la puissance de l'Amérique est une métaphore de la restauration d'un ordre social et culturel qui remet les minorités et les dissidents « à leur place ».

***Puisque les données économiques sont largement discutables, comment peut-on estimer l'impact réel du mandat Trump sur la vie des populations blanches ouvrières, dont il se prétend le champion ?***

On peut, hélas, le voir de façon très simple en comparant la courbe insolente des profits des marchés financiers, le Dow Jones atteignant des sommets malgré la pandémie, et celle de la mortalité par overdose aux opiacés. Cette addiction, qui a fait des centaines de milliers de morts depuis les années 1990 et qui a participé au recul de l'espérance de vie des Américains,

est la pathologie par excellence des Blancs désaffiliés, frappés par la désindustrialisation, l'isolement social et la marginalisation. En 2016, Trump avait fait de ces Blancs malades et dépendants l'archétype de cette Amérique qu'il allait remettre sur pied. Après plus d'un an d'atermoiements, il a mollement fait voter l'augmentation du financement publique pour la prise en charge de ces toxicomanes, pour immédiatement retirer les budgets et les prérogatives de l'agence fédérale en charge du contrôle des stupéfiants et des médicaments. Il a fini par confier le dossier de la crise des opiacés à sa conseillère Kellyanne Conway qui n'a à peu près rien fait. En 2016, 42 000 personnes sont mortes d'overdoses, 50 000 en 2019, et l'on s'attend à un bilan catastrophique pour 2020. Si l'on veut juger de l'intérêt de Trump pour ce « petit peuple blanc » et des bienfaits de sa politique, voilà une réponse claire.

## **L'électeur trumpien : blanc, 45 ans, aisé et « détrôné »**

*Mais si l'on considère le bloc majoritaire des électeurs trumpistes, c'est-à-dire une majorité de citoyens blancs, ce ne sont pas les pauvres qui se sont mobilisés pour Trump ?*

Non. Une fois encore, je constate qu'il faut battre en brèche le récit déjà erroné en 2016 selon lequel les classes ouvrières blanches auraient élu ce candidat et qu'elles l'auraient fait pour conjurer leur précarité économique. Un chiffre nous éclaire : le salaire médian de l'électeur votant pour Trump en 2020 est de 100 000 \$ par an, lorsque le salaire américain médian est de 67 000 \$. Plus encore qu'en 2016, et alors même que la récession due à la pandémie a plongé des dizaines de millions d'Américains dans la précarité, le chômage et la perte de revenu, l'électeur trumpien se révèle nettement plus aisé que la moyenne du pays. En revanche, ceux qui gagnent moins de 50 000 \$ ont massivement soutenu Biden. Il est essentiel de le rappeler.

D'autre part, les statisticiens et démographes américains raisonnent en deux grandes catégories : avez-vous un diplôme de l'enseignement supérieur (comme 30 % de la population américaine) ou êtes-vous sans diplôme (70 % de la population) ? Et en effet, ce que l'on constate c'est que le parti républicain, et plus encore sous Trump, attire à lui la grande majorité des Blancs sans diplômes. Mais attention, il ne faudrait pas croire que parce que quelqu'un n'a pas de diplôme du supérieur, il serait forcément prolétaire. Non, cela veut juste dire que cette personne fait partie des 70 % de la population qui ne peuvent s'offrir le luxe des frais d'inscriptions prohibitifs de l'université américaine. Mais ce qui est également intéressant à observer, c'est que contrairement à ce que certains escomptaient, les Blancs diplômés n'ont pas du tout migré en masse chez Joe Biden. C'est-à-dire que l'idée selon laquelle on voterait Trump parce qu'on n'a pas d'éducation supérieure, qu'on est un petit peu rustique dans son raisonnement, est une erreur de lecture fondamentale. La classe moyenne blanche supérieure et diplômée a maintenu son soutien à Trump dans nombre d'états décisifs. Cessons de croire que Trump est un populiste qui séduit un petit peuple malmené. C'est un ploutocrate qui fait la politique des puissants et des grandes entreprises et dont le discours séduit autant l'élite que la classe supérieure blanche, que les fermiers amers ou les anciens syndicalistes aigris. On pourrait parler de « ploutocratie à visage populiste ».

C'est la bascule démographique, qui promet de remettre en question l'ordre racial, qui angoisse profondément l'Amérique conservatrice. Et le rapport de force électoral leur donne raison : ne serait-ce qu'entre 2016 et 2020, il y a 5 millions d'électeurs blancs en moins dans la masse de l'électorat et 8 millions d'hispaniques en plus. C'est d'ailleurs la première élection où l'électorat hispanique est plus important que l'électorat noir américain. Donc l'électorat blanc reste majoritaire mais proportionnellement, il décline, son hégémonie est contestée.

La philosophe Wendy Brown dit que Trump a parlé aux « Blancs détrônés », c'est une autre façon de parler de la « dépossession ». Donc une fois de plus, le phénomène est complètement transclasse.

[« Pourquoi autant d'hommes noirs ont préféré Trump à Kamala Harris », par Carol Gilligan](#)

## Une ploutocratie à visage populiste

### *Biden aurait-il finalement dû davantage viser et mobiliser le cœur de gauche ?*

Biden est un centriste et reconnaissons que sa stratégie a payé. A l'issue des dépouillements, il aura sans doute à peu près 80 millions de voix et une telle victoire est une validation de son choix stratégique. La question est désormais « comment gouverner » quand le pays a tant besoin de justice et si peu d'incantations pour une réconciliation impossible ? Or, il est indéniable qu'une gauche américaine prometteuse déplace le centre de gravité du parti démocrate. Celle-ci a quand même réussi à faire de ces primaires la première campagne de l'histoire où un Bernie Sanders et une Elisabeth Warren, deux candidats à gauche de Barack Obama, étaient en bonne place pour l'emporter. C'était impensable il y a peu. C'est donc une lutte farouche qui va se jouer entre les conservateurs et les progressistes du parti. On parle déjà d'un ministère du travail dans le gouvernement Biden pour Bernie Sanders, ce qui est le signe du succès de cette gauche substantielle. Il lui faut lutter contre ses détracteurs de droite comme de gauche modérée qui disqualifient ses propositions en les qualifiant de « radicales ». En réalité, des messages simples tels « assurance universelle pour tous », « éducation supérieure gratuite », « lutte contre les inégalités de richesses et taxation des plus riches » et « lutte contre le changement climatique » sont des idées populaires dans l'opinion. Ces quatre sujets doivent devenir les piliers non négociables de la ligne démocrate. Il est par ailleurs évident que Biden sera sommé de répondre à l'injustice raciale et à la brutalité policière de façon bien plus ambitieuse que ce qu'il souhaiterait. Sur ce point non plus, il ne faudra pas transiger. Le parti démocrate a donc parfaitement le corpus programmatique qui lui permet de faire un appel universaliste au plus grand nombre tout en répondant aux demandes légitimes des groupes opprimés.

En revanche, il ne sert à rien d'espérer qu'à court terme, les électeurs de Trump reviennent sous le chapiteau démocrate. C'est peine perdue et il faut souhaiter que Biden soit moins vainement conciliateur qu'Obama. L'Amérique de Trump réclame une restauration raciale qui est l'exact inverse de ce que le parti démocrate incarne. Il y a quelque chose de « rageux » dans cette demande. L'erreur du parti démocrate n'est donc pas de n'avoir pas su parler à cet électorat conservateur de droite, mais d'avoir trop essayé de lui parler. Cela ne veut pas dire que ces électeurs sont tous perdus pour toujours. Les populations blanches des Etats de la ceinture de la rouille, jusqu'à 2016, étaient démocrates. Il faut simplement de nouveau proposer un discours qui refabrique des communautés, de la solidarité, qui redonne aux gens le sentiment que l'Etat n'est pas quelque chose qui va leur prendre ce qu'ils ont mais qui peut leur rapporter. Il faut désamorcer l'hystérie identitaire fabriquée depuis des décennies par le parti républicain et ses relais médiatiques, qui ont convaincu ces Blancs qu'ils étaient les « victimes » et que les Noirs et les immigrés étaient les « bourreaux ». Cela prend du temps et suppose de repenser une économie politique dans laquelle la lutte contre les inégalités, par la redistribution des richesses et la réforme profonde des institutions, ne se résume pas à quelques vœux pieux. Car les démocrates ont eux aussi fabriqué ce régime d'inégalité extrême. Ils n'ont que symboliquement écouté les voix dissidentes, qu'elles viennent des défenseurs de l'Etat-Providence comme Sanders ou des militants antiracistes. Et pendant ce



temps-là, les républicains ont fait un très bon travail d'idéologisation de l'Amérique blanche. Les démocrates doivent se montrer capables de porter un contre-discours.

## **Les passions tristes de l'Amérique fondamentaliste**

*Les Républicains ont tellement bien fait ce travail d'idéologisation qu'on a désormais l'impression d'avoir devant nous des électeurs de Trump totalement fanatisés...*

Oui, incontestablement. On avait commencé à voir cela au moment du Tea Party en 2010, et ça a été à nouveau exprimé avec Donald Trump : c'est l'Amérique fondamentaliste de la base du parti républicain et d'une portion de son establishment. Et j'entends « fondamentaliste » non pas comme un jugement de valeur, mais dans le sens de l'évangélisme américain : ceux qui littéralement veulent revenir à une forme de traditionalisme qui n'aurait pas été corrompu par les Lumières, par l'âge de la Raison, par tout ce que les progressistes imposaient comme du bon sens. C'est une posture antimoderne que l'on trouve dans les cercles intellectuels conservateurs comme dans les rassemblements de la NRA (National Rifle Association), le lobby des armes américain. Cette vision antagoniste et décliniste du monde suscite une urgence à revenir à une forme de communautarisme primaire : autour de « mon clocher », « mon village », « ma région », « mon drapeau »... Les soutiens de Donald Trump n'ont d'ailleurs pas l'idée que l'Amérique est grande et forte de son caractère composite. Pour eux, le noyau dur de l'Amérique immémoriale, c'est son cœur rural, chrétien, blanc, d'autant plus précieux qu'il est menacé d'être minorisé et de ne plus être la norme. Si bien que lorsque Trump leur dit « non, pour moi, vous êtes toujours l'alpha et l'omega de ce qu'est le peuple américain », il propose une pensée réactionnaire qui les fait vibrer.

De plus, cela permet aux républicains, dont la défense du marché et le démantèlement de l'Etat demeurent les priorités, de rendre leurs politiques acceptables par les classes moyennes. C'est la grande ruse de ce plouto-populisme à la Trump : il fait la politique des puissants mais il capture les passions de la base en exaltant le nationalisme, le fondamentalisme religieux, l'hostilité aux autres.... Et rien de tout cela n'est d'ailleurs incompatible avec le néolibéralisme, bien au contraire. Dans les deux cas, c'est une façon de dire qu'il n'y a que des petites communautés et que celles-ci peuvent exister en dehors de l'Etat, que nous ne sommes pas obligés d'être solidaires les uns des autres, que nous n'avons pas besoin de régulation parce que la régulation c'est l'uniformité, la bureaucratie, la tyrannie : c'est le fait de m'imposer de porter un masque, de m'imposer de respecter les féministes, de ne pas être raciste ou de ne pas dire des choses hostiles aux homosexuels.

Par conséquent, une autorité transcendante s'impose au gouvernement. Le fondamentalisme religieux se marie très bien avec l'économie de marché, contrairement à ce qu'on pense. Or, ce traditionalisme du libre marché, de l'Eglise, du droit à porter des armes s'est cristallisé autour de Donald Trump.

### **« Trump n'a pas été à la hauteur du trumpisme »**

*Si Donald Trump a cristallisé tout ceci, quel avenir est-il possible d'envisager pour un parti républicain sans Donald Trump ?*

Trump est la meilleure chose qui soit arrivé au parti républicain depuis Reagan. Il est leur créature, un milliardaire qui érige l'évasion fiscale en politique publique et qui a passé plus de

200 décrets pour déréguler le pays, principalement sur le droit du travail et l'environnement. Trump a rendu explicite que le parti républicain est fondamentalement le parti du marché et de l'identité blanche.

Certains ont cru en 2016 dans une forme de « bannonisme » (du nom de l'ancien conseiller de Trump, Steeve Bannon) c'est-à-dire : une politique conservatrice souverainiste, une plus grande équité fiscale, une revalorisation du travail industriel, une lutte contre les lobbies et les monopoles, davantage de protectionnisme économique, des restrictions migratoires fortes mais aussi une taxation des multinationales... Trump, à l'inverse, a fait une politique favorable aux multinationales, il a baissé les impôts sur les entreprises et favorisé les exemptions fiscales... En vérité, Donald Trump a mené exactement la même politique néolibérale que les hiérarques républicains.

D'une certaine façon, Trump n'a pas du tout été à la hauteur du trumpisme : il n'a pas du tout fait la politique anti-establishment et la politique de réindustrialisation et de nationalisme économique qu'il avait fanfaronné vouloir faire en 2016. Trump n'a fait que du « protectionnisme racial » : il a donné mille petits murs symboliques qui ont restauré le narcissisme et la confiance de gens qui se pensaient assiégés et perdus à jamais, parce qu'on leur avait raconté qu'ils étaient menacés. Mais cela lui a suffi pour solidifier l'assise du parti républicain dans le pays.

## **Trump est un « prophète du mensonge »**

*Trump a aussi été très fort pour fabriquer des mensonges et des récits extrêmement puissants. Il avait d'ailleurs très bien préparé son story-telling sur le « vol de l'élection » et entonné longtemps avant le scrutin son refrain sur la prétendue « fraude » électorale. Or ses soutiens semblent visiblement croire à ses mensonges. Sont-ils tombés dans une réalité parallèle, comme cela en donne l'impression ?*

C'est un élément essentiel du répertoire et de la psychologie sociale qui entourent ce qu'on a appelé un peu rapidement le trumpisme, ou disons la personnalité de Donald Trump et sa parole politique. On peut s'inspirer d'un livre extrêmement intéressant du psychologue Norbert Guterman et du sociologue Leo Löwenthal, de l'Ecole de Francfort, intitulé « Les prophètes du mensonge » (publié en 2019 à La Découverte). C'est une étude qui avait été faite à la fin des années 1950 pour essayer de comprendre les mouvements fascistes américains et le rôle de la personnalité autoritaire. S'ils ont appelé ce livre « les Prophètes du mensonge », c'est parce que le fait de ne pas dire la vérité n'apparaît pas forcément aux gens comme tel, mais bien plutôt comme une posture de résistance par rapport à des vérités officielles qui apparaissent comme émanant d'une rationalité illégitime mais incarnée par des individus honnis. Lorsque Trump dit par exemple « les médecins mentent », « la covid est derrière nous », « les températures vont refroidir », « le vote a été volé », ce qu'il suggère, c'est la dénonciation du mensonge des autres et offre donc, à la place, « notre » vérité, un système de croyance qui nous unit. La frustration des militants est politisée par la dénonciation des vérités officielles et leur réparation narcissique s'engage lorsqu'ils pensent s'être joués des discours officiels.

La conspiration est une façon de proposer une autre rationalité face à un monde dont vous avez le sentiment de ne plus posséder les codes. Au fond, Trump leur offre une rationalité alternative, c'est-à-dire une explication au fait qu'ils n'ont pas de prise sur ce qui leur échappe. Avec son discours conspirationniste « on vous vole votre élection », il semble dire

une fois de plus que les gens sont victimes de forces plus importantes qu'eux, et que par conséquent, il est leur rempart. Trump est un « prophète du mensonge » et sa prophétie est d'autant plus puissante que ce qu'il promet c'est un avenir virtuel, mais un avenir auquel les gens ont envie de croire. Ils veulent penser qu'ils ont gagné cette élection, ils veulent penser que le Covid sera vaincu, que l'on va retourner à la normale, que les entreprises vont revenir, que les femmes vont réintégrer leur foyer, que les Noirs vont arrêter de remettre en cause la police...



Une une du New York Times, en 2017.

Et si les supporters de Trump se montrent enragés, malheureux, c'est parce que d'une certaine façon, ils ont déjà perdu. L'Amérique n'est déjà plus cette Amérique fantasmée. Et c'est un changement qui est irréversible. Bien sûr ils ont de beaux restes, ils vont s'accrocher au pouvoir et utiliser toutes les ruses que leur pouvoir disproportionné leur donne encore, mais ils ont déjà l'intuition que cette Amérique-là est révolue. Alors, quand Trump leur dit « cette Amérique est encore là, votez pour moi », ses électeurs font un peu le pari de Pascal : « peut-être qu'il a raison, peut-être qu'il a tort, mais qu'est-ce que j'ai à perdre à le croire ? » J'ai tout à perdre à penser qu'il a tort, parce que cela signifierait que mon monde a bel et bien disparu et qu'en plus je me suis trompé en votant pour lui. Alors que s'il a raison, il a peut-être le pouvoir d'endiguer cet effacement de mon monde connu...

***Si Donald Trump est un prophète de mensonge, son électorat ressemble de plus en plus à une immense secte perméable aux thèses complotistes.***

En tout cas la partie traditionaliste républicaine blanche qui compose sa base, certainement. Il y a une dérive sectaire de la base du parti républicain qui a voté à plus de 85 % pour Donald Trump, au sens où se mêlent le culte du chef, l'absence totale de critiques et de dissidences, et ce mélange de fondamentalisme religieux et de nationalisme qui croit en l'unicité de l'Amérique et en sa mission divine.

## *Quel rôle a joué le groupe QAnon dans cette « sectarisation » ?*

QAnon est la forme extrême de ce conspirationnisme. Cette secte trumpiste a connu un grand succès dans les milieux évangéliques avant de se répandre plus largement chez les fanatiques républicains. Comme les suprémacistes blancs qui se gorgent du « grand remplacisme », ils déploient un récit victimaire dans lequel ils sont attaqués par des malfaisants pédophiles (et bien sûr juifs) et ne pourront se défendre que par une croisade dont Trump est le héros. Désigner et inventer un ennemi redoutable qui conspire à déposséder les Blancs est indispensable pour souder une Amérique blanche qui se sent assiégée.



Un autocollant QAnon, à Los Angeles, en novembre 2020.

Ça paraît haut en couleur. Simplement, ça nous dit quelque chose de ce désir d'une raison alternative, dans laquelle Trump est cette figure messianique du sauveur et en même temps triviale du patron d'entreprise, à la fois le messie et l'homme d'affaires. Trump a réussi à convaincre les gens que, quelle que soit la force adverse, quels que soient le courant, la démographie, le progrès social, les échanges, la demande de justice, quel que soit le vent contraire, il serait leur pilier, leur rempart. Donc QAnon, ça n'est que la version burlesque et loufoque de cette croyance en un chef qui serait la prophylaxie de tous les maux. Trump est la cure universelle, Trump en lui-même est le vaccin au Covid. C'est pour ça que les gens n'ont pas compris le Covid. Au fond, pour les gens, Trump est un chamane : il a les pouvoirs de guérir l'Amérique de tout ce qui la menace. Et quand on veut croire dans un guérisseur, on croit en des vérités alternatives.

## **« L'Amérique n'est pas prise d'une transe, elle vit une dérive fondamentaliste »**

*Il y a quelques jours une vidéo inouïe de Paula White, conseillère spirituelle de Donald Trump, faisant un prêche de la victoire totalement possédé, a circulé sur les réseaux sociaux. Celle-ci a déclenché hilarité et consternation. Que cela vous inspire-t-il ?*

Je dirais : attention à ne pas se moquer de ce que l'on croit insignifiant. Certes, la vidéo est grotesque tant le spectacle de White est outrancier et qu'elle semble démente. Ce qui n'est pas

grotesque en revanche, c'est qu'une autre femme catholique fondamentaliste, bien plus convenable, Amy Coney Barrett, vient d'être nommée à la Cour suprême des Etats-Unis et qu'outre ses positionnements publics réactionnaires, elle a appartenu pendant des années au conseil d'administration d'une école religieuse dans laquelle les homosexuels étaient interdits et où l'on considérait que l'homosexualité était une damnation. Le fanatisme religieux qui s'exprime dans les cercles conservateurs est politiquement très rationnel. L'Amérique n'est pas prise d'une transe, d'un délire religieux, l'Amérique vit une dérive fondamentaliste : elle est en train de privilégier une autre forme de rationalité, qui vise à reconquérir les normes et la loi du pays.

La raison pour laquelle j'insiste, c'est qu'on assiste aujourd'hui dans nos pays à un discours selon lequel le fondamentalisme c'est forcément les autres, les Maghrébins, les musulmans, ceux qui enferment leurs femmes et leur mettent un voile sur la tête. Or ce à quoi on assiste aux Etats-Unis, c'est à une dérive fondamentaliste de ceux qui se pensent comme des « Occidentaux » en déclin et qui refuse le changement climatique, l'égalité raciale, l'égalité entre les hommes et les femmes, la science et la médecine.



Donald Trump et Amy Coney Barrett, le 26 octobre 2020.

Alors oui, Paula White est risible, mais ce qui ne l'est pas c'est que 40 % des Américains tiennent à Donald Trump parce qu'ils pensent qu'il est leur chamane et que la loi naturelle de dieu ou la loi de l'Amérique chrétienne doit l'emporter sur la Constitution, sur la raison, sur l'égalité et sur l'idéal d'une société inclusive où chacun aurait sa place. Ce repli tribaliste et fondamentaliste des Etats-Unis est quelque chose de très sérieux et très préoccupant.

Les relais de son idéologie sont multiples, de Fox News aux réseaux sociaux mais il faut aussi penser à ces réseaux de centaines d'églises où son catéchisme est promu auprès de millions de fidèles. Son discours comme celui des plus grands prédicateurs évangéliques aujourd'hui est doublement pernicieux : comme Paula White, ils réduisent le christianisme authentique au fondamentalisme blanc mais sont aussi les prosélytes d'un « évangile de la richesse » qui idéalise le profit individuel et l'enrichissement des grandes entreprises tout en conspuant la solidarité nationale et les protections collectives. White est l'une des représentantes d'un fondamentalisme racial néolibéral qui a fait énormément pour naturaliser les inégalités et les accueillir comme une volonté divine.

Donc si le prêche tragi-comique de Paula White nous distrait et nous égare, c'est parce qu'il nous empêche de voir cette dérive identitaire des Etats-Unis qui se vivent comme un hyper-Occident en train de tomber et de perdre son hégémonie.

*Cette volonté des fundamentalistes chrétiens de placer la loi religieuse au-dessus des lois de la Constitution américaine sonne étrangement depuis la France laïque.*

Vous avez raison. D'autant que le sujet de savoir ce qu'on appelle la « liberté de religion » est en ce moment en débat aux Etats-Unis, et c'est un des points très importants que défend la nouvelle juge à la Cour suprême. Il y a une lutte juridique extrêmement forte menée par les conservateurs pour faire accepter l'idée que la liberté de conscience s'impose à la loi fédérale. Car contrairement à ce que l'on pense, l'Etat américain est très séculier, très laïque, il y a un mur de séparation : on ne peut pas, par exemple, mettre une crèche dans une mairie aux Etats-Unis. Et pourtant, de plus en plus, cette Amérique traditionaliste fondamentaliste demande à ce que, pour des raisons religieuses, on puisse être exempté de respecter la loi de la république : la possibilité de refuser de servir un couple homosexuel ou de permettre le remboursement de la contraception sont des litiges toujours en cours et que la Cour Suprême considère d'autant plus sérieusement que six de ses neuf juges sont catholiques et que sa dérive droitière est notable.

## **Trump, un destin à la Al Capone ?**

*Pensez-vous que ce que vivent là les Etats-Unis soit annonciateur de notre propre futur ?*

Non, l'histoire des Etats-Unis est unique. Ce mélange de fondamentalisme religieux, de racisme, de dérive du parti républicain et de ravage de l'économie néolibérale nous a été épargné. Mais prenons garde à la pollution de notre univers intellectuel par ces discours conservateurs et par notre propre néo-conservatisme gallican consistant à expliquer que nous sommes assiégés, que nos valeurs immémorielles sont en péril et que nous avons besoin de « protection » identitaire. On entend des philosophes parler de « défense de l'Occident » ou d'« hommes blancs boucs-émissaires et victimes », lieux communs et importation directe des Etats-Unis que l'on maquille en résistance cocardière de l'esprit français. Je suis par ailleurs stupéfaite de voir certains de nos éditorialistes et intellectuels défendre Donald Trump et sa politique en n'ayant par ailleurs qu'une connaissance « tweeteresque » des Etats-Unis. Visiblement sa défense de l'homme blanc fait vibrer aussi de notre côté de l'Atlantique. Les ferments de la tentation autoritaire et de la victimisation, chez des élites qui prétendent sonder le cœur du peuple, nous arrive à bas bruit. Il faudrait que nous soyons capables d'allumer nos propres contre-feux.

*A ce jour, Trump refuse toujours de reconnaître sa défaite. Doit-on craindre une tentative de coup d'Etat ?*

Jusque là, tous ses recours légaux ont échoué et l'ampleur de sa défaite rend improbable la remise en cause de l'issue du scrutin par un tribunal. Il peut encore faire renommer arbitrairement des grands électeurs pour contourner le vote populaire et passer en force, mais cela semble improbable. Il joue la montre pour délégitimer Joe Biden et contraindre l'establishment républicain à le soutenir dans sa dérive autoritaire – ce que ce dernier semble ravi de faire. Le parti républicain sait qu'il ne pourra gagner d'élections à l'avenir qu'en mobilisant par la rage un électorat blanc bientôt minoritaire numériquement. Cela suppose de

conserver le trumpisme à défaut de garder son créateur. Une fois quittée la Maison-Blanche, c'est son spectre plus que sa personne qui pèsera sur la vie politique.

Star de télé-réalité, bonimenteur et harangueur, Trump a américanisé le berlusconisme jusque dans ses déboires avec la justice : plus d'une dizaine d'enquêtes judiciaires sont ouvertes contre lui pour corruption, fraude fiscale, entrave à la justice, malversations financières avec des puissances ennemies, et son endettement est tel qu'il pourrait voir son entreprise s'effondrer. En agitant la perspective d'une nouvelle candidature en 2024, il espère se prémunir de ce funeste destin. Il y aurait pu avoir un devenir Pinochet de Trump, ce sera sans doute un devenir Al Capone....

*Propos recueillis par Marie LEMONNIER*

## **Sylvie Laurent, bio express**

Historienne américaniste, **Sylvie Laurent** est professeure associée à Harvard et Stanford, enseignante à Sciences-Po Paris. Spécialiste des questions sociales et raciales, elle est notamment l'auteure de « Poor white trash » (2011) et de « La Couleur du marché » (Seuil, 2016). Elle vient de publier « Pauvre petit Blanc », à la Maison des Sciences de l'Homme.